

pendre sans parler... Eh bien, mon pauvre Dubé, il faut reconnaître que tu as l'estomac solide.

Dubé.—Que veux-tu ? J'étais perdu, je le savais, je le sentais, pourquoi l'accuser ?

Mooney.—Pour dire la vérité, pour éclairer les jurés, pour que la justice fût rendue, entière, parfaite, sans erreur, ni mystère.

Dubé.—Je n'ai jamais pensé à tout cela, et puis, je te le répète, je me sentais perdu. Cependant, j'ai eu un moment l'espoir d'échapper à la potence. Le juge Bossé avait fait au ministre de la justice un bon rapport.

Mooney.—Que disait-il, monsieur le juge ?

Dubé.—Il disait bien des choses, par exemple ceci : " Dans le procès de la femme Mooney, Dubé a raconté qu'il y avait eu querelle entre lui et Mooney, que ce dernier avait voulu se jeter sur lui sa hache levée, qu'il avait alors frappé avec un bâton—une mesure à bois qui ne pouvait infliger aucune blessure sérieuse—et que Mooney serait tombé sur sa hache qui l'aurait ainsi blessé à la tête."

Mooney.—Ça ce n'est pas vrai, tu le sais bien.

Dubé.—Je le sais, j'ai menti, je me suis parjuré, mais je ne voulais pas accuser l'autre.

Et le juge disait aussi :

Cette version est bien invraisemblable, mais d'autre part, les blessures au crâne, quoique mortelles, étaient insignifiantes, comparées à celles qu'un homme de la force de Dubé aurait dû nécessairement infliger avec cette hache, soit en se défendant, soit en attaquant.

Je n'ai rien pu trouver dans la preuve pour expliquer ce fait, et je me suis souvent demandé, comme je me le demande encore, si, dans cette bataille, une main plus faible que celle de Dubé ne s'est pas servie de la hache et n'a pas infligé les blessures dont Mooney est mort.

Mooney.—Tiens, tiens. Il a vu clair, ce juge-là. Mais, tu disais que tu avais espéré avoir ta grâce ?

Dubé.—Oui, parce qu'un autre individu, un nommé Cazes, qui avait tué sa femme, et devait être pendu le même jour que moi, a été gracié.

Mooney.—Cazes ! C'est curieux, j'étais en train de causer avec sa femme quand tu es arrivé. Je vais demander la permission de la faire venir.

Mooney, qui avait de bonnes notes depuis son arrivée au jardin des *approbanistes*, obtint facilement la faveur requise et l'on vit s'avancer une femme, jeune encore, blonde et paraissant presque heureuse.

Mme Cazes.—Vous venez de dire à M. Mooney que mon mari, après avoir été condamné à mort, a été gracié ?

Dubé.—Oui, madame, Cazes est maintenant au pénitencier de Saint-Vincent de Paul, où il devra passer le reste de ses jours, à moins qu'il n'obtienne plus tard une nouvelle grâce, comme son avocat l'espère.

Mme Cazes.—Cette nouvelle m'étonne un peu. Et pourquoi l'a-t-on gracié ?

Dubé.—Je ne sais pas, madame, on m'a dit qu'il était policeman, et alors...

Mme Cazes.—Policeman, oui, et c'est pour cela que...

Dubé.—Et puis aussi parce qu'il était en fête. Il paraît qu'il était fin saoul quand il vous a tuée.

Mme Cazes.—Oui, oui, il l'était. Et c'est pour cela que...

Dubé.—Et puis encore parce qu'il avait bu de la mauvaise boisson.

Mme Cazes.—De la mauvaise boisson ! Du gin de Kuyper ! Vous connaissez cela, M. Mooney.

Mooney.—Du quat'-faces, négresse, oui, madame, je connais ça, rien de meilleur pour l'estomac.

Mme Cazes.—Et c'est pour cela que...

Dubé.—Il y en avait qui disaient aussi que c'était parce que Cazes avait des influences, enfin, bien des affaires.

Mooney.—Oui, toujours la même histoire, c'est la faute à Papineau.

Dubé.—Non, on ne parlait pas de Papineau, ce n'était pas ce nom là, c'était...

—Assez causé, l'ami, dit le surveillant en s'approchant de Dubé. Allons, en route, pour le Purgatoire.

Dubé partit en demandant encore pardon à sa vic-

time et Mooney et Mme Cazes reprirent leur promenade dans le parc.

Tous deux restèrent longtemps silencieux, songèrent aux choses étranges qu'ils venaient d'entendre, aux singulières inconséquences des hommes et ce n'est qu'au bout d'un certain temps que Mooney s'arrêta :

—Eh bien ! madame, que dites-vous de tout cela ?

Mme Cazes.—Je dis que tout cela est parfaitement humain et, par suite, tout à fait ridicule.

Mooney.—En effet. Ma femme acquittée, votre mari gracié, Dubé pendu, voilà trois nouvelles assez curieuses.

Mme Cazes.—Plus que curieuses. Dites-moi, M. Mooney, vous qui avez vécu pendant plusieurs années aux Etats, est-ce que les choses se passent de la même manière qu'au Canada ?

Mooney.—Pour les assassinés, oui, madame.

Mme Cazes.—Soyez donc sérieux, M. Mooney, je parle des assassins.

Mooney.—C'est pire, madame, c'est pire...

Mme Cazes.—Comment ! oh ! monsieur Mooney, quand je pense que le gouvernement va nourrir, loger, blanchir, habiller mon mari pendant toute sa vie, pour rien, et que mes pauvres petits enfants sont là sans ressources, sans pain peut-être...

Mooney.—Et ma femme, Madame Cazes, ma femme qui est libre, qui va vivre sur ma terre, qui va probablement donner un remplaçant à Dubé, sinon à moi. Ah ! madame, et ma pauvre petite fille qui va être élevée par elle ! Quel exemple, quel avenir pour la chère petite !!!

Mme Cazes.—M. Mooney, on nous écoute. Ça doit être quelque journaliste, ces gens se fourrent partout.

Mooney.—Oh ! madame, ne craignez rien, je le connais, c'est le représentant du MONDE ILLUSTRÉ.

Mme Cazes.—C'est vrai, mais il va peut-être raconter tout ce qu'il a entendu...

Mooney.—Il ne dira toujours que ce que nous pensons et puis, après : Honni soit qui mal y pense !

LÉON LEDIEU.

LE VALLON

O vallon plein d'ombre et de grâce !
Pouvait-il être plus joli,
Le vallon que chantait Horace
Sous les bosquets de Tivoli ?

Qui troubla jamais ton silence,
Hors la molle chute d'un gland
Quand léger l'écureuil s'élançe
Du chêne altier au bouleau blanc ?

Aucun bruit du dehors n'arrive
A tes retraites sans chemins,
Et ton ruisseau montre sa rive
Vierge toujours de pieds humains.

Ta mousse ne fut point rougie
De vin ou de sang répandu
Et le cri honteux de l'orgie,
Là, ne fut jamais entendu.

Tu ne prêtas qu'à la colombe
L'épais couvert de tes arceaux,
Et le mystère de ta combe
Au dur hymen de deux ruisseaux.

Pour ne point toucher à tes cimes,
Dans les airs monte l'autour ;
L'aigle libère ses victimes
Et l'épervier fait un détour.

Si dans le tronc creux de quelque aune
Un Faune s'est venu cacher,
Qu'il soit sans souci, le bon Faune !
Que l'Echo dorme en son rocher !

Je suis en quête de mystère ;
Mon esprit a besoin de paix ;
Ma voix n'aspire qu'à se taire ;
Mon œil veut un ombrage épais.

Je fuis les cris ; je fuis le monde ;
Je veux la mousse pour un lit
Et pour accompagnement l'onde
Aux vers que mon cœur chante ou lit.

J'aspire à redevenir homme,
A me nourrir des sucs du sol,
Puis à prendre mon essor, comme
Une alouette prend son vol.

Juillet 1907.

JULES-MARIO LANOS.

NOS FLEURS CANADIENNES

Les femmes sont les meilleures amies des fleurs. Je me suis convaincu de cette vérité depuis que je m'occupe de vulgariser l'étude de nos plantes sauvages, si jolies, si gracieuses et pourtant si dédaignées ; car ce sont des femmes qui m'ont encouragé le plus à continuer cette œuvre agréable, ce sont elles qui ont semblé le mieux comprendre et apprécier mes petites études.

J'ai donc pensé qu'une nouvelle série de monographies sur les mignonnes créatures végétales, aurait sa place dans cette partie du journal, et je me compterais amplement récompensé de mes travaux si je réussissais à intéresser mes lectrices et à mériter leur indulgence, comme dans le passé.

LA GAULTHÉRIE OU LE PETIT THÉ

Dans les bois recueillis et comme déjà songeurs à l'approche de l'automne, à la fin d'août, au mois de septembre, alors que les forêts se dépeuplent avec lenteur, après avoir vu passer et s'évanouir toute la théorie des plus superbes évocations florales, apparaissent furtivement ça et là, les modestes et mignonnes clochettes de la Gaulthérie.

Odorantes, peu nombreuses, penchées comme pour verser leurs urnes de parfums sur la terre, elles marient le rose de leurs corolles délicates au vert foncé des feuilles épaisses et un peu lourdes.



Après la chute de la fleur se montre le fruit. Il est blanc d'abord, mais lorsqu'il est mûr—ce qui n'a lieu qu'au printemps suivant—il est rouge écarlate. Les feuilles, elles aussi, restent attachées, tout l'hiver, à leur rameau.

Feuilles et fruits ont une odeur et une saveur qui rappellent celles du merisier. De là un des noms populaires de cette plante : *thé de merisier*. Ceux de *petit thé* et *thé des bois* sont des allusions à sa forme et à la localité où on la rencontre d'ordinaire ; enfin, son nom scientifique : *Gaulthérie*, lui a été donné en souvenir de Gauthier, médecin du roi à Québec et botaniste français qui demeura en ce pays, vers 1743, et découvrit ses propriétés.

Pour terminer, nous ajouterons que la Gaulthérie fait partie de la famille des Ericacées qui fournit plusieurs plantes, les unes aux très jolies petites fleurs, la plupart odoriférantes, ou des fruits comestibles très recherchés, notamment la fleur de mai, la pyrolle, l'aïrelle, la rhodora, le raisin d'ours, l'azalée et la kalmie.

E.-Z. MASSICOTTE.